

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 80 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 35 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

La pensée nationale est-elle périmée?

La pensée de M. Regamey, fondateur de la Ligue vaudoise, est périmée. Ainsi en jugeait à la radio M. Jacques Poget, ancien rédacteur en chef de *24 heures*. Mais de quelle «pensée» s'agit-il? M. Regamey n'a jamais eu la prétention de créer une philosophie originale. Dès le Gymnase, avant même de connaître l'Action française et Maurras, lui et ses amis s'étaient branchés sur la philosophie réaliste d'Aristote. M. Poget affirme-t-il également la péremption de la pensée aristotélicienne? C'est un gros morceau.

M. Regamey a appliqué l'approche réaliste à tous les domaines dont il s'est occupé, et en particulier à la politique. Il a inlassablement scruté sa propre communauté, le Pays de Vaud, ses mœurs, ses lois, ses personnages marquants, ses périodes lumineuses ou calamiteuses. Il l'a examinée sous les angles historique, sociologique, institutionnel, religieux, moral, psychologique, artistique.

Dans un aller et retour permanent, il rapportait les résultats de ses observations concrètes aux principes abstraits de la philosophie, puis revenait à la réalité vaudoise et ainsi de suite. Ce va-et-vient donnait un tour sans cesse nouveau à ses réflexions, à l'image des découvertes qu'on ne cesse de faire en marchant chaque jour dans un paysage connu par cœur.

Il n'était pas moins critique avec lui-même, et n'a jamais cessé de préciser et de rectifier les intuitions de sa jeunesse. C'est dans la direction générale de cette évolution que sa pensée doit être jugée. Ceux qui remontent soixante ans et plus en arrière pour tirer, hors du contexte, l'un ou l'autre article discutable de M. Regamey et qui l'exhibent avec des trémolos moralisateurs dans la voix pêchent à la fois contre l'intelligence et contre la bonne foi.

Une nation, c'est un peuple et un territoire, un destin unique et une culture originale. Contre les historiens officiels, il a montré que le Canton de Vaud correspond à cette définition et constitue le lieu le plus adéquat aux décisions politiques. Les institutions politiques ne sont réellement adaptées à un pays que lorsqu'elles expriment la quintessence de ses mœurs. C'est le fondement de notre combat fédéraliste.

Pour M. Regamey, la nation n'a jamais été un absolu. Il n'en a jamais fait le support d'une idéologie nationaliste. Il défendait la communauté vaudoise en tant que fait politique premier, en tant que donnée objective. Il la défendait non parce qu'elle était la meilleure, mais parce que c'était la sienne. Il la sentait du dedans et, comme Vaudois, était particulièrement bien placé pour en distinguer les richesses et les faiblesses.

La communauté nationale, au contraire de la race, n'est pas rigoureusement exclusive. Elle peut ouvrir la porte à l'étranger qui désire s'assimiler. Qu'on ait trop ouvert la porte ces dernières années est une autre question.

Il disait volontiers que la nation est un centre rayonnant avant d'être une frontière.

M. Regamey et ses amis ont d'emblée constaté la contradiction entre la nation et le régime démocratique. En tant qu'elle est un régime de partis, la démocratie divise la nation; en tant qu'elle est égalitaire, elle est unitaire, c'est-à-dire centralisatrice à l'intérieur de la Confédération et internationaliste au-delà. Selon cette pensée, dominante aujourd'hui, on n'atteint l'universel que par la suppression des caractéristiques nationales et des frontières qui les défendent.

Doit-on dès lors considérer que la pensée qui fait de la nation l'objet propre de la politique est périmée? C'est l'avis de M. Poget, et en général des modernistes, droite mondialiste et gauche internationaliste confondues. Les modernistes semblent triompher et leur action conjuguée abaisse chaque jour les frontières, en tout cas celles des Etats occidentaux. Mais leur succès apparent s'accompagne d'une dégradation sans précédent des nations qu'ils dissolvent et que rien de structuré ne remplace. Car la seule chose

qui naisse et croisse sur les ruines des nations, c'est le désordre extensif du pouvoir et des réalités sociales qu'il est censé protéger et contenir.

Ce désordre suscite un peu partout, sous des formes plus ou moins extrêmes, l'apparition de partis identitaires qui se donnent pour objectif essentiel de mettre fin à l'arrivée en Europe des peuples exogènes.

Excessifs et passionnés par nécessité électorale, excluant de la communauté nationale les compatriotes qui ne partagent pas leur vision, ces partis donnent une image souvent caricaturale de l'action politique. La nation qu'ils affirment défendre n'apparaît pas toujours sous ses couleurs les meilleures et les plus justes dans leurs campagnes de vote. Néanmoins, les rejeter dans les ténèbres du dehors, c'est rejeter du même coup les réalités collectives profondes qui fondent leur engagement et expliquent leur succès.

Aujourd'hui, l'opposition est totale entre ceux qui soutiennent cette réaction identitaire et ceux qui la condamnent au nom de l'universalité des droits de l'homme. C'est dire l'actualité d'une pensée pour laquelle c'est en perfectionnant leur réalité particulière, et non en la supprimant, que les nations touchent à l'universel.

OLIVIER DELACRÉTAZ

« La diversité des opinions et des volontés »

Au cœur de la Guerre de Cent Ans, en 1407, Christine de Pizan rédige à l'intention du dauphin, Louis de Guyenne, un texte intitulé le *Livre du Corps de Policie*¹. Il n'est de loin pas courant, à cette époque, qu'une femme s'adresse à une personne royale, surtout pas pour lui prodiguer des conseils en matière de bon gouvernement. N'écrivant pas moins de quarante œuvres, allant de la poésie lyrique aux écrits méditatifs, en passant par de vibrantes épîtres, Christine de Pizan n'hésite pas à prendre sa plume pour réagir aux événements politiques qui secouent le royaume. Son éducation et ses lectures nourrissent son écriture, alors que ses relations dans les milieux intellectuels parisiens et la réception de ses œuvres dans la famille royale lui donnent la légitimité qu'elle recherche et certainement mérite. Christine de Pizan connaît ses classiques et, si elle ne les a pas lus directement, en latin ou en français, a connaissance des plus grands textes de l'Antiquité comme du Moyen Age par des recueils ou des réécritures contemporaines.

Ce traité politique s'apparente à un *miroir des princes*, genre hérité de l'époque carolingienne, consistant en un manuel d'instruction royale peignant le portrait d'un roi vertueux et savant, dont le modèle par excellence est Saint Louis. Le miroir, en latin *speculum*, renvoie au prince l'image idéale de son gouvernement. Le *Livre du Corps de*

Policie est composé de trois livres destinés respectivement aux princes, aux nobles et au peuple, les trois parties du corps dont le roi est la tête, image reprise tout au long du Moyen Age. Après un long développement sur l'éducation du prince, son comportement vis-à-vis de son peuple ou encore les six conditions qui font la noblesse, Christine de Pizan énonce les différents modes de gouvernement, dont la variété est due aux «anciennes coutumes des lieux», qu'elle respecte, sans manquer de les illustrer.

Venise, par exemple, est dirigée depuis sa fondation par de grandes familles de la noblesse. En revanche, la ville de Bologne est gouvernée par des représentants de chaque corps de métier, issus du «menu peuple» et choisis pour une année. Christine de Pizan s'érige contre ce système qu'elle juge sévèrement: «Je crois bien que tel gouvernement ne sait être profitable, car on ne le voit guère durer...» Enfin, s'appuyant sur l'autorité d'Aristote et de sa *Politique*, elle déclare le gouvernement d'un seul comme étant le meilleur, contrairement à la gouvernance de plusieurs, qui ne saurait être bonne «à cause de la diversité des opinions et des volontés».

Peut-on rattacher ces lignes à notre actualité? Leur auteur semble avoir une vision tout à fait lucide des problèmes de la gouvernance partagée entre plusieurs individus. Relire un texte comme celui-ci, à la lumière des circonstances pré-

sentes, ne peut que nous aider à avoir le recul nécessaire pour juger notre propre système et nos dirigeants, car la formule «la diversité des opinions et des volontés», dans sa simplicité, résume l'entier du problème de la société moderne: il est illusoire de croire que le bien commun se résume à l'addition des besoins et des volontés de chaque individu, car ceux-ci sont bien trop divergents, voire contraires les uns aux autres, quand ils ne s'oppo-

sent pas directement au bien commun. Comme ses contemporains, il y a plus de six cents ans, Christine de Pizan l'avait compris et ne s'est pas privée de le rappeler à ses lecteurs.

CLAIRE-MARIE LOMENECH

¹ Christine de Pizan, *Le Livre du Corps de Policie*, éd. par Angus J. Kennedy, Paris, Champion, 1998.

Votations du 17 juin 2012

Initiative populaire «Assistance au suicide en EMS»	NON
Contre-projet du Grand Conseil	NON
Question subsidiaire	Abstention
Initiative populaire «Accéder à la propriété grâce à l'épargne-logement»	NON
Initiative populaire «pour le renforcement des droits populaires dans la politique étrangère»	OUI
Modification de la loi fédérale sur l'assurance-maladie	NON

La vie résiste

Les affinités valdo-russes ne sont plus à rappeler, on les vérifie à chaque génération.

Qu'est-ce qui attire les Vaudois chez un peuple immense, si éloigné d'eux? Nous ne saurions élucider ce mystère, bien que nous venions de succomber au penchant russophile en voyant le film d'Andrei Zviaguintsev intitulé *Elena*.

Zviaguintsev n'est pas un cinéaste inconnu. En 2003, il a réalisé un chef-d'œuvre, *le Retour*, Lion d'or au festival de Venise; en 2008, ce fut *le Banissement*, légèrement moins réussi¹.

Elena raconte les rapports de trois générations. L'héroïne éponyme, sexagénaire, est remariée avec Vladimir, un Moscovite aisé retiré des affaires. Ils se sont rencontrés à l'hôpital où Elena, infirmière, s'occupait de Vladimir accidenté. Le couple habite un appartement high-tech dans un quartier huppé. D'un précédent mariage, Vladimir a une fille, jolie et révoltée. Quant à Elena, elle aide le fils d'un premier lit, Sergueï, chômeur, habitant avec sa femme et ses deux enfants une affreuse banlieue où la grand-mère se rend pour apporter des vivres et de l'argent prélevé sur sa maigre pension. Le riche Vladimir refuse de contribuer à la subsistance de Sergueï qu'il méprise et auquel il conseille de se remuer. Sergueï a grand besoin d'argent pour soudoyer les autorités afin que son propre fils échappe au service militaire et entame des études universitaires.

Vladimir est soudain victime d'un infarctus. Il est hospitalisé. Sa fille, avec qui il entretient des rapports intermittents et orageux, lui rend visite. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, renouant le lien qui les unissait. Vladimir rentre alors chez lui. Il décide de faire son testament et lègue tout à sa fille retrouvée. Elena, qui n'a cessé d'espérer que l'argent de Vladimir viendrait secourir son fils, est saisie de panique. Elle tue Vladimir en trafiquant sa dose de médicaments, puis brûle le brouillon du testament. Le crime n'est pas découvert et demeure sans châtiement. Selon la loi, Elena hérite de la moitié des biens de son mari. Elle installe sa famille dans le grand appartement.

Ce drame russe reflète nos préoccupations à propos de la modernité dont il avive les contours; c'est pourquoi il nous touche.

La génération de l'après-guerre a travaillé; elle a subi le communisme et puis s'est enrichie grâce à une conversion au libéralisme le plus brutal. C'est ainsi que Vladimir, tout occupé à faire fortune, a négligé sa fille. Bien conservé pour son âge malgré un cœur déclinant, à l'écorce rude mais avide de tendresse féminine, il a l'air d'un officier. Il vit dans un appartement sécurisé doté de tous les gadgets électroniques d'aujourd'hui. Il se rend avec sa grosse voiture

de marque allemande dans un club de sport luxueux où il soigne sa musculature et nage, tout en reluquant les blondes locales. Il ne craint pas les contradictions. Il gâte sa fille, mais déteste les assistés, il aime Elena mais la traite comme une servante. Elena elle-même ressemble à une paysanne soviétique, corpulente sans être molle, avec une somptueuse chevelure et un profil «patricien» (c'est à cause de cette apparence à la fois populaire et aristocratique que l'actrice de théâtre Nadejda Markina a été choisie pour interpréter le rôle). Elle éprouve un attachement si fort à sa famille qu'elle n'hésite pas à tuer pour la maintenir debout. Et pourtant elle aime sa victime. Sa génération est capable de passions extrêmes et contradictoires.

Il en va autrement de la deuxième génération. La fille de Vladimir semble désespérée. Sa situation matérielle est assurée, mais elle n'a pas la force de mettre son intelligence et sa position à profit pour donner un sens à sa vie. Sergueï, le fils d'Elena, un assisté installé dans sa dépendance, veule, juste bon à regarder la TV, s'adonne avec son aîné aux jeux vidéo et se nourrit de chips.

La troisième génération paraît ambivalente. Le fils aîné de Sergueï, doué pour les études, préfigure un relèvement familial, mais il passe l'essentiel de son temps devant sa console de jeux. Il participe aussi à des rixes contre plus pauvre que lui près des tours de refroidissement

d'une centrale nucléaire, intégré à une bande de jeunes imbibée de vodka, dans un paysage postsoviétique d'immeubles aux appartements étroits, dont les occupants vivent serrés comme des sardines.

Les commentateurs ont jugé le film pessimiste, mais il ne l'est pas tout à fait.

L'espoir demeure. Il est porté d'une part par les figures maternelles et les tout petits. La femme de Sergueï semble douce et gentille, elle offre le thé à sa belle-mère et lui annonce qu'elle est enceinte d'un troisième enfant, ce qui renforce la détermination d'Elena. Le deuxième enfant est encore un bébé, angelot blond, que le réalisateur se plaît à montrer en train de s'étirer sur un grand lit. Sa grand-mère le serre contre son sein et s'occupe de lui. Ces scènes indiquent la source d'une renaissance possible.

D'autre part, il y a la beauté. Voilà quelques mois, nous exprimions notre surprise en constatant le décalage entre la splendeur apprêtée des stars hollywoodiennes et les débuts chaotiques de la psychanalyse décrits dans le film de David Cronenberg, *A Dangerous Method*.

Rien de tel dans celui de Zviaguintsev. La vérité humaine et la beauté s'y réconcilient. D'abord grâce à Elena elle-même, mais aussi à la fille de Vladimir, qu'un plan montre allongée sur un canapé, songeuse et triste, les jambes

dénudées, grâce aussi au bébé-angelot, à l'église orthodoxe où Elena allume un cierge, et grâce au plan qui ouvre le film, durant une minute vingt, montrant un lever de soleil qui éclaire peu à peu l'appartement de Vladimir².

Quel peuple a plus souffert – et causé plus de souffrances – que les Russes du siècle dernier? Ployant sous le communisme, décimés par une guerre impitoyable durant laquelle deux grandes nations européennes se sont entre-tuées³, ils subissent encore aujourd'hui les conséquences de ces malheurs. La natalité est nettement insuffisante et la population russe diminue.

Elena montre cependant que des forces maternelles sont encore à l'œuvre. L'art déploie des ressources nouvelles. Par-delà le crime, les massacres et les morts, la vie et l'amour résistent.

JACQUES PERRIN

¹ Ces deux films sont disponibles en DVD.

² De retour à la maison après le cinéma, nous allumons la TV et tombons sur la joueuse de tennis Maria Scharapova, autre beauté russe parfaite. Hollywood pourrait s'intéresser à elle. Une sorte de synthèse...

³ Des ouvrages tout récents décrivent de plus en plus précisément cette lutte inexpiable (voir Timothy Snyder: *Terres de sang*; Christian Baechler: *Guerre et extermination à l'Est*; Catherine Merridale: *Les Guerriers du froid, vie et mort des soldats de l'Armée rouge, 1939-1945*).

Propos non-conformistes sur l'Europe et sur l'armée

M. Bernard Wicht, professeur à l'Université de Lausanne, est un spécialiste des questions stratégiques. Il vient de faire paraître un livre intitulé *Une nouvelle guerre de Trente Ans* (Ed. Le Polémarque, Nancy, 2012). Relevons quelques-uns de ses propos en réponse aux questions de M. Patrick Vallélian («Europe: A l'aube d'une nouvelle guerre de Trente Ans» *L'Hebdo* du 24 mai). A la question: «A quelle type de guerre aurons-nous alors affaire?» M. Wicht répond:

[...] *Des guerres à la Mad Max entre des bandes rivales au milieu d'Etats affaiblis qui ne pourront plus garantir la sécurité que dans des régions définies comme les centres des grandes villes par exemple. Imaginez des situations de non-droit comme c'est déjà le cas dans certaines banlieues françaises où l'Etat est quasiment absent et où les gangs se battent à coup d'armes de guerre.*

[...] *Souvenons-nous d'abord que la guerre ne naît pas seulement de la puissance des Etats, mais de leur faiblesse. L'Afrique en est aujourd'hui l'illustration la plus criante. Avec la déstabilisation de l'UE, la crise de l'euro, l'endettement des pays et la désindustrialisation, l'Europe entre dans cette logique d'affaiblissement, dans ce que Braudel appelle la «zone des désordres prolongés»; elle se tiers-mondise... c'est la voie ouverte aux conflits infra-étatiques.*

Etonnant que, dans cet état de faiblesse où se trouvent l'Europe, des voix s'élèvent à nouveau pour réclamer l'adhésion de la Suisse à l'EEE, y compris celle du rédacteur en chef dans ce même numéro de *L'Hebdo*! Mais les conclusions de M. Wicht pour la Suisse vont dans une toute autre direction:

[...] *Je plaide en tout cas pour ne pas démanteler notre armée de milice. Contrairement à ce que j'entends, le budget militaire n'est pas une dépense inutile, mais un investissement pour l'avenir.*

Revue de presse

Parce qu'à terme, nous ne pourrions plus compter sur les autres pour nous protéger des dangers alentour. Ce temps est révolu. Il ne faut pas oublier non plus les forces morales: l'idée de milices est un projet de société fondé sur la responsabilité du citoyen-une composante essentielle dans le contexte actuel.

Qu'il est agréable, pour une fois, de lire dans *L'Hebdo* des propos non-conformistes!

E. J.

Elisez-moi, puis taisez-vous!

Dans 24 heures du 18 mai, la conseillère nationale Cesla Amarelle affirme:

Le référendum obligatoire épuise les citoyens, dépouille les partis et les élus.

Si leur tâche est si ingrate, pourquoi y a-t-il de plus en plus de partis et de candidats à chaque élection?

Ph. R.

Matraquage de service public

Les journalistes du service public manifestent une outrecuidance tout à fait stupéfiante. Surtout dans les domaines où ils – et elles – n'ont pas de grandes compétences – veuillez voir là un euphémisme.

Ainsi, on est toujours surpris d'entendre une jeune femme, qui a sans doute peu de jours de service à son actif... balancer des affirmations péremptoires dans un domaine qu'elle ignore. Mais lorsqu'on a des lunettes idéologiques, à quoi bon être informé et compétent?

Ce lundi 14 mai par exemple, une collaboratrice de La Première affirmait tout de go que le citoyen suisse n'était pas un individu fiable et responsable, et que par conséquent il fallait lui confisquer son arme de service. Rien que ça! Merci pour les citoyens suisses, qui accessoirement paient le salaire de cette dame par l'impôt-redevance. De toute façon, affirmait-elle, le principe de l'arme à la maison disparaîtra forcément bientôt, «heureuse-

ment». Pourquoi? C'est sans doute ce qu'exige le sens de l'histoire, que cette journaliste alignée PSS croit tout naturellement inéluctable.

Il n'en va pas autrement du débat autour de l'achat des avions de combat, où la complicité objective entre la gauche, les mouvements pacifistes et les médias est patente [...]

Ces dérapages, contrôlés et voulus, pourraient paraître insignifiants, tant la crédibilité des journalistes est basse. Mais on connaît les effets du matraquage: à force d'être accablés d'une propagande unilatérale, les citoyens finissent par croire que c'est la vérité. «Vu à la télé...», vous connaissez le slogan pour gogos débiles [...]

Tirées d'un article de Philippe Barraud intitulé «les injures du petit matin» et publié sur *commentaires.com* du 14 mai, ces lignes devraient réjouir beaucoup d'auditeurs habitués au dogme du *Journal du matin* de la RTS.

Ph. R.

Incongruités

On peut être Vaudois, préfet honoraire (donc probablement radical et membre de la Confrérie du Guillon), et offrir en souscription des vins valaisans et italiens aux participants de la Fête cantonale des chanteurs vaudois. Tollé.

On peut être Fribourgeois, démocrate-chrétien, ancien président de la Confédération, et ne pas s'opposer à ce que la société fromagère, au Conseil d'administration de laquelle on appartient, fabrique dans le Wisconsin, avec des laits d'ensilage, du «grand cru gruyère». Tollé et radiation de la Confrérie du Gruyère.

Verra-t-on bientôt aux Jeux «nationaux» le hornuss remplacé par le frisbee, le vainqueur étant invité à boire un bol de saké?

Un peu de jugeote, de grâce!

Ph. R.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Carrara, Morges

Jean-Jacques Rousseau vaudois

Il y a une centaine d'années, en 1911, l'écrivain Gaspard-Vallette publia un livre qui, aujourd'hui encore, se lit avec intérêt: *Jean-Jacques Rousseau genevois*. Ce titre dit une évidence, mais en même temps prête à malentendu. Car, faut-il le rappeler, l'appartenance de Rousseau n'est pas que genevoise, elle est bien autre chose encore.

Et en particulier vaudoise! Ce qu'Edmond Gilliard, dans *Du pouvoir des Vaudois*, avait exprimé en une formule paradoxale: «Ce poète vaudois qui s'est cru citoyen genevois.»¹ Mais cette manière de dire, elle non plus, n'est pas bien satisfaisante. Car Rousseau n'a pas été ceci en se croyant cela, il a été les deux à la fois: et citoyen de Genève, et poète vaudois. Plus exactement encore tantôt ceci, tantôt cela. *A un moment donné ceci, à un autre cela.*

Quand Edmond Gilliard qualifie Rousseau de poète vaudois, à quoi, implicitement, fait-il référence? Bien sûr à la *Nouvelle Héloïse*, le grand roman de Rousseau, de tous ses livres celui qui, à l'époque, a rencontré le plus d'écho (plus d'une centaine d'éditions entre 1760 et 1800), sur lequel, en fait, s'est construite la gloire de Rousseau. Pour qui n'aurait pas compris, Gilliard précise d'ailleurs en note: «Le lac?... il ne l'a trouvé qu'à Clarens!» Clarens est en effet le site de la *Nouvelle Héloïse*, l'endroit où Julie d'Étange et Saint-Preux, les deux héros du roman, se sont connus et aimés, avant d'en venir, pour des raisons, il faut le reconnaître, qui, même au regard des critères de l'époque, apparaissent un peu forcées, à renoncer l'un à l'autre.

Le premier contact de Rousseau avec le lac à Clarens a très probablement eu lieu en 1730, lors d'une excursion que le jeune Rousseau, alors âgé de dix-huit ans, fit à Vevey. Rousseau habitait à l'époque Lausanne (mais oui!), où il essayait tant bien que mal de survivre en donnant des leçons de musique. Comme ses écoliers «ne l'occupaient pas beaucoup» (c'est ce qu'il nous dit dans les *Confessions*), il en profita pour visiter Vevey, «à quatre lieues de Lausanne». Il avait de bonnes

raisons de le faire. Vevey était la ville natale de Mme de Warens, sa protectrice, qui l'avait accueilli à Annecy après son départ de Genève en 1728. Plus tard, elle deviendra également son amante. Rousseau visita donc Vevey, mais très probablement aussi l'ancien domaine de Mme de Warens, à Clarens. C'était une belle et grande propriété, «les pieds dans l'eau», comme on dirait aujourd'hui, juste en face du Grammont, avec même un petit port: le Basset. Mme de Warens, née Françoise de La Tour, y avait vécu plusieurs années durant, avant, un beau jour, de tout quitter pour aller vivre en terre catholique: Annecy d'abord, puis Chambéry.

Bref, entre Rousseau et le Pays de Vaud, il y a Françoise de La Tour. Quel beau nom, par parenthèse! Si Edmond Gilliard a raison de qualifier, comme il le fait, Rousseau de «poète vaudois», Françoise de La Tour y a sa part, non la moins importante peut-être². C'est elle le «chaînon manquant»!

Il est intéressant aussi de lire ce que Ramuz a écrit sur le sujet. En 1912, à l'occasion des commémorations du bicentenaire de la naissance de Rousseau, une revue de l'époque, *Les Feuillettes*, demanda à un certain nombre d'écrivains romands de dire ce qu'ils pensaient de Rousseau. Edmond Gilliard participa à cette enquête, mais pas Ramuz: «MM. Ramuz, Spiess, William Martin, Franzoni nous ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir répondre à cette enquête», nous disent les *Feuillettes*³. Cette non-réponse, en elle-même, intrigue. L'homme de gauche qu'était Gilliard a toujours été un grand admirateur de la personne et de l'œuvre de Rousseau. Chez lui, aucune ambiguïté. Ramuz, c'est plus compliqué. A maints égards, Ramuz est un anti-Rousseau. On le voit jusque dans sa manière d'écrire, qui n'est pas du tout la même que celle de Rousseau. Si Rousseau préfigure le romantisme, Ramuz, quant à lui, s'inscrit clairement dans une ligne très suspicieuse à l'endroit du romantisme. Ce n'est pas en vain qu'il critique, dans *Raison d'être* (1914), les grandes

envolées lyriques et sentimentales, en même temps que les phrases creuses des utopistes. Il a en détestation toutes ces choses. Ramuz plaide pour le retour au réel, la fidélité à la terre. Il ironise aussi sur les «grimpeurs», ceux qui «ne (songent) qu'à monter» (au propre comme au figuré). Lui, au contraire, ne songe qu'à descendre: descendre «en soi jusqu'à l'élémentaire, aux commencements ou aux recommencements de tout».

A aucun moment Rousseau n'est cité. Mais il pourrait l'être. Car s'il est quelqu'un qui appartient à la catégorie des «grimpeurs», c'est bien Rousseau. Relisons en effet ce passage de la lettre sur le Valais, dans la *Nouvelle Héloïse*: «Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté.» Ces quelques lignes résument bien le schéma d'ensemble de *La Nouvelle Héloïse*. Au sens strict, le roman de Rousseau est une *anabase*: on s'arrache à la terre pour aller vers ce qui est au-dessus de la terre (les montagnes, les nuages, dans l'ordre spirituel le ciel des idées, etc.). Tout le contraire, donc, de la démarche ramuzienne! Si la démarche rousseauiste s'apparente à une *anabase*, la démarche ramuzienne s'apparenterait, elle, plutôt, à une *katabase*: «Mon pays se tient devant moi, qui descend du nord vers le sud, par une pente presque uniforme» (*Raison d'être*). Et encore: «Il fallait obéir au lac, il faut y obéir encore.» Le lac n'est bien sûr ici qu'une image.

Pour autant, on n'en conclura pas que Ramuz ignorait Rousseau ou lui était hostile. En aucune manière. Autant que je sache, Ramuz ne s'est que très peu exprimé sur Rousseau, mais il l'a fait au moins une fois, et cela dans un texte magnifique, d'une vingtaine d'années postérieur à l'enquête des *Feuillettes*, texte en lequel, se posant en défenseur de Rousseau contre ses détracteurs, il reprend, en l'approfondissant, la distinction établie par Gilliard entre Rousseau

citoyen genevois, d'une part, et poète vaudois de l'autre. En cette année du tricentenaire, il vaut la peine de relire ce beau texte, en même temps si lucide, si juste de ton, si profond⁴. Car, réellement, Ramuz va ici au fond des choses. Revenant sur l'épisode inaugural de l'illumination de Vincennes, qui fit de Rousseau, comme lui-même le dit dans les *Confessions*, «un autre homme» (Ramuz interprète: un «théoricien», un «idéologue», en tout état de cause «quelqu'un qu'il n'était pas»⁵). Ramuz insiste sur le fait que ce Rousseau-là, ce «faux» Rousseau, dit-il, «artificiel», précise-t-il encore, bref, le Rousseau des écrits théoriques, s'il a, durant un certain nombre d'années, pris le dessus sur le «vrai» Rousseau, s'il l'a masqué, n'est pour autant jamais parvenu à s'y substituer.

Et non seulement cela, mais on est tout à fait fondé aujourd'hui à l'oublier. C'est ce que recommande Ramuz: oublions-le. Oublions-le, pour, au contraire, porter notre regard sur le «vrai» Rousseau, le Rousseau authentique: «Ça fait une bibliothèque d'œuvres complètes, quoique très réduites; mais Rousseau n'y est pas moins complet [...]» Ramuz cite ici trois titres: les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries*. Il ne m'en voudra pas si j'en ajoute ici un quatrième: *La Nouvelle Héloïse*, bien sûr!

ERIC WERNER

¹ *Œuvres complètes*, Editions des Trois Collines François Lachenal, 1965, p. 17.

² Une belle exposition lui est actuellement consacrée au Musée historique de Vevey.

³ «Enquête sur Jean-Jacques Rousseau», *Les Feuillettes*, N° 18, juin 1912, p. 12. Merci à Jean-Philippe Chenux d'avoir attiré mon attention sur ce document.

⁴ «Défense de Rousseau», *Œuvres complètes*, t. XIII, Slatkine, 2009, p. 339-349.

⁵ J'ajouterais quant moi: en qui il se reconnaîtra de moins en moins (cf. mon article: «Au-delà de l'éloquence», *La Nation*, 28 décembre 2001, repris et développé in *Douze voyants, les penseurs de la liberté*, Xenia, 2010, p. 15-25).

Aspects de la vie vaudoise

Aventicum, un site à mettre en valeur

(fm) Les archéologues du site romain, de l'Office du tourisme et des autorités communales veulent faire mieux connaître le riche patrimoine antique d'Avenches. Diverses actions (création théâtrale, visites thématiques, ateliers pédagogiques de peinture ou d'écriture) ont été ou vont être lancées et rythmeront l'été 2012 avenchois. Cette promotion a un coût (environ 140000 francs injectés en partie dans des spots TV diffusés prochainement sur la RTS), mais le site exceptionnel qu'est l'Aventicum antique le vaut bien; de plus, pour le municipal Jean-Louis Scherz, «c'est un signal que nous lançons au Canton. Nous montrons notre attachement à un site romain qui attend toujours sa reconnaissance avec la construction d'un nouveau musée cantonal» (24 heures du 11 mai). [Informations et horaires sur le site www.aventicum.org]

La chapelle d'été de Saint-Loup: du provisoire appelé à durer

(fm) Étonnante histoire que celle de la chapelle d'été de la Communauté des diaconesses de Saint-Loup. En effet, l'édifice avait été construit à titre provisoire pour servir de lieu de culte à la

Communauté pendant les travaux de restauration de la maison-mère (de fin 2007 au début 2010); conçu selon les principes de l'origami (l'art japonais du papier plié), il a séduit les sœurs de Saint-Loup par la sérénité de la construction qui favorise la méditation et la prière, au point qu'elles ont entrepris des démarches pour conserver cette chapelle tant qu'elle résistera au vieillissement et aux intempéries. Sa structure originale a inspiré de nombreux articles dans les revues spécialisées du monde entier. Dernièrement encore, elle a été au programme de visite d'une association d'architectes de Bruges.

Une exposition bicéphale pour redécouvrir Hermanjat

(fm) Le peintre vaudois Abraham Hermanjat (1862-1932) n'avait plus été exposé depuis une trentaine d'années. Pour les 150 ans de sa naissance, deux musées de Nyon proposent une vaste rétrospective (près de 150 œuvres) qui permettra de redécouvrir un artiste séduit à ses débuts par l'orientalisme en vogue, puis élaborant, dans sa demeure d'Aubonne où il s'était installé en 1908, un art influencé par Cézanne. Si elle n'eut guère les faveurs de Ramuz, la peinture d'Hermanjat suscita en

revanche l'enthousiasme de Paul Budry dont on n'oubliera pas, avant ou après la visite de l'exposition, de lire ou relire l'article qu'il consacra à l'artiste au lendemain de sa mort (Budry, *Œuvres*, tome II, pp. 151 à 163. Cahiers de la Renaissance Vaudoise, Lausanne). [Nyon, Musée historique et Musée du Léman (un seul billet). A voir jusqu'au 9 septembre, du mardi au dimanche de 10h à 17h]

Le meilleur entraîneur d'Allemagne est un Vaudois!

(fm) Même ceux qui ne s'intéressent que moyennement au football en ont eu vent, grâce notamment au bel article que le journaliste Philippe Dubath lui a consacré dans *24 heures* du 26 mai dernier: Lucien Favre, natif de Saint-Barthélémy, a été élu, par les joueurs eux-mêmes, meilleur entraîneur de la saison en *Bundesliga*. Engagé il y a un peu plus d'une année par Borussia Mönchengladbach, le Vaudois avait permis au club d'échapper de justesse à la relégation. Sous sa houlette, l'équipe a, cette saison, toujours figuré dans le haut du classement pour terminer à la 4^e place, signe d'une qualification pour la Ligue des champions. Belle revanche pour celui qui avait été, il y a deux ans,

peu élégamment démis de ses fonctions d'entraîneur du Hertha Berlin, club avec lequel il avait pourtant failli être champion d'Allemagne lors de la saison 2008-2009 et qui vient d'être relégué en 2^e division...

Une nouvelle publication de la Bibliothèque historique vaudoise

(fm) Originaire de Lutry, Jean-Pierre Bastian est professeur de sociologie des religions à l'Université de Strasbourg et directeur de recherche à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine à Paris III. Mais c'est à son pays natal qu'il s'est intéressé avec cet ouvrage à paraître à la Bibliothèque historique vaudoise, *Une immigration alpine à Lavaux aux XV^e et XVI^e siècles*. Au cours de ces deux siècles, Lavaux fut l'objet d'une intense immigration alpine (de Lombardie, du Faucigny et du Chablais) dont le professeur Bastian restitue les causes, la composition et les rythmes. Cette recherche de démographie historique ouvre des pistes novatrices pour la compréhension des mouvements migratoires dans les Alpes à la fin du Moyen Âge. [On peut commander l'ouvrage à l'adresse internet www.s-a-v.org ou par téléphone au 021 331 18 00]

Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites

Quel Suisse ou quel Vaudois n'a jamais critiqué un Français, ou pire encore, un Parisien? Cible plus ou moins facile de nos esprits plus ou moins jaloux, admettons-le, les Parisiens («Parigots» pour les intimes) ne font pas toujours l'objet de nos opinions les plus élogieuses, admettons-le également. Coupables ou victimes? Là n'est pas exactement le sujet de notre article.

Jean-Robert Probst, journaliste, ex-directeur du magazine *Général* et clown¹, est celui qui nous en offre la plus belle preuve avec son ouvrage *Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites*, récemment publié par les éditions Cabédita². Ce dernier se donne en effet le but très original de nous proposer «soixante balades insolites» auxquelles sont associées soixante personnalités non moins singulières.

Issues des milieux artistiques les plus variés, ces personnalités suisses

nous permettent, à la bonne heure, de redécouvrir Paris sous un autre jour que celui des élections présidentielles. Les pages consacrées au huitième arrondissement nous offrent même l'occasion de nous promener sur les Champs Élysées avec une pensée émue pour Amédée de La Harpe, surnommé le «général baïonnette» suite à son opposition farouche aux Bernois, en 1791.

Le littéraire vaudois, lui, ne sera pas déçu par les pages consacrées à la mémoire de Charles-Ferdinand Ramuz. Le créateur des *Cahiers vaudois*, qui n'a cessé d'écrire la solitude de l'homme face à la nature, occupe en effet la place qu'il mérite au sein de cet ouvrage dont la lecture est aussi éclectique et documentée que cohérente et limpide. Après y avoir séjourné entre 1903 et 1914 sous prétexte d'une thèse qui, au passage, n'a jamais vu le jour, Ramuz égraine ses souvenirs parisiens en 1938

dans *Paris, Notes d'un Vaudois*. C'est à cet ouvrage que l'on s'est référé pour lire ces quelques lignes:

«La tour Eiffel est transparente; ce n'est pas une construction de pierre opaque, elle est comme une fumée qui monte tout droit dans les airs. [...] C'est un tricotage, c'est un ouvrage de vannerie, c'est fait de mailles lâches, de nœuds qui ne sont reliés entre eux que par des fils presque invisibles; ce n'est pas un ouvrage terrestre, c'est un ouvrage aérien.»

Celui dont, à force de succès, on ne se souvient même plus de l'origine helvético-vaudoise confiera également à son ami Henri Poulaille en mai 1924:

«Dites que je suis né dans le Pays de Vaud, qui est un vieux pays savoyard, c'est-à-dire de langue d'oc, c'est-à-dire français et des bords du Rhône, non loin de sa source.

[...] Exprimer, c'est agrandir. Mon vrai besoin, c'est d'agrandir... Je suis venu à Paris tout jeune; c'est à Paris que je me suis connu et à cause de Paris. J'ai passé pendant douze ans, chaque année, plusieurs mois au moins à Paris; et les voyages de Paris à chez moi et de chez moi à Paris ont été tous mes voyages!»

Ne fût-ce que pour se heurter à l'*intelligentsia* parisienne et lui insuffler par là l'ambition d'assumer ses audaces stylistiques, le passage de Ramuz à Paris s'imposait comme une nécessité. Ce fut d'ailleurs également le cas pour bien d'autres de ses contemporains aux origines parfois négligées tels que le sculpteur au style filiforme Alberto Giacometti, l'auteur de *Belle du Seigneur* Albert Cohen ou encore l'infatigable bouurlingueur qui avait «le don de donner vie à ses rêves»: Blaise Cendrars.

Quoi qu'il en soit, la prose de Ramuz telle qu'on la connaît ne s'est

pas forgée sans l'influence de ces paysages parisiens qui n'ont de cesse aujourd'hui encore de fasciner, d'appeler et d'exercer un pouvoir de quasi soumission.

Recueil impressionnant de balades enivrantes de culture, de surprises et de découvertes, notons également la présence en son sein de personnalités encore vivantes. Parmi elles, Michel Contat, journaliste et critique d'art que l'on a souvent considéré comme l'héritier intellectuel de Jean-Paul Sartre. Lui nous invite, en page soixante-sept, à boire un café mythique dans le célebrissime «Café de Flore». Aux dires de Jean-Robert Probst, ce dernier rendrait «plus intelligent»! On peut toujours essayer...

Quant à l'étudiante vaudoise que votre serviteur incarne, force lui est de reconnaître que c'est non sans une pointe d'émotion et un soupçon de rêve qu'elle s'est intéressée aux pages consacrées au pavillon suisse de la Cité Universitaire. Dessiné en 1932 par Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier, ce bâtiment abrite depuis sa construction des étudiants, suisses pour la plupart, venus étudier à Paris... On ne se demande plus pourquoi!

En définitive, puisse cet article vous avoir donné l'envie de retourner à Paris, guide *Cabédita* en poche, et qui sait, de constater que finalement, la Ville Lumière n'est peut-être pas si parisienne qu'on le dit.

CHARLOTTE MONNIER

¹ Lire à ce propos: Probst Jean-Robert, *Chicky, Une vie de clown. Légende vivante du cirque*. Editions Cabédita, 2008, 120p.

² Probst Jean-Robert, *Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites*, Editions Cabédita, 2012, 160p.

Obligation de servir: les arguments du GSsA et du PS seront fallacieux et mensongers

En automne 2013 aura lieu le combat contre l'initiative fédérale pour l'abolition de l'obligation de servir. L'auteur de cette initiative n'est autre que le GSsA, le Groupe pour une Suisse sans Armée, soutenu par le Parti socialiste.

Durant la récolte de signature, leurs militants accrochaient le public dans la rue en vantant les mérites financiers d'une armée professionnelle. Durant le débat, ils iront assurément jusqu'à affirmer la nécessaire plus-value sécuritaire que nous apporterait la suppression du service militaire.

Une foule de raisonnements de philosophie politique peuvent pourtant sous-tendre le maintien de l'obligation de servir ou son abolition. On peut, par exemple, vouloir maintenir une «participation citoyenne» à la conduite d'une armée. Dans ces colonnes nous aimons particulièrement cet argument institutionnel: neutralité, indépendance, fédéralisme et obligation de servir forment l'édifice fédéral. En enlever une brique fait s'écrouler tout le reste. Mais ce terrain argumentatif est difficile. Il ne se prête que péniblement à l'arène bruyante des plateaux de télévision; encore moins aux sordides mises en scène médiatiques dont le GSsA est devenu spécialiste.

Le GSsA devra en revanche s'aventurer sur des questions de politique militaire. Il ne pourra pas ne pas développer sa vision de l'armée suisse. Sinon ses arguments seront trop courts et dès lors insuffisants. Il aura beau prétendre ne s'en prendre qu'à l'obligation de servir, il devra bien proposer quelque chose. Nous ne manquerons en tout cas pas de lui poser la question. Celui qui ouvre la boîte de Pandore doit en assumer toutes les conséquences. Mais il est fort possible que les propositions du GSsA séduisent une part de l'opinion publique. Esquissons une explication.

La politique militaire est l'une des nécessités les plus fortes de la vie en société. Il s'agit en effet de planifier les ultimes moyens de survie de cette même société face aux dangers qui peuvent la guetter. La raison d'être de la politique militaire sous-entend la possibilité d'une guerre. Avec son cortège de désolations, de pleurs et de cadavres, elle est la pire chose que nous puissions connaître à l'avenir.

Dès lors, par une tendance naturelle à l'optimisme, fût-il aveugle, nous cherchons instinctivement à en éloigner la perspective. Le GSsA, de manière plus ou moins consciente, a compris que le citoyen n'aime pas avoir peur. Très grossièrement, nous voyons donc déjà se profiler ses arguments de politique militaire.

Il méprisera les augures du danger de l'invasion militaire, il minimisera le risque terroriste, affirmera que le déséquilibre économique et politique ne guettera plus jamais l'Europe. La guerre électronique sera centrale dans sa vision des dangers. Il conviendra selon lui de remplacer nos chars par des informaticiens. Nous osons même imaginer qu'il ira jusqu'à défendre l'envoi de nos soldats professionnels à l'étranger, fondant son argument sur une meilleure préparation au combat, écartant complètement l'idée de la neutralité et de la paix dans le monde. Peut-être osera-t-il même lancer à la face du citoyen-soldat qu'il est un mauvais militaire; oubliant par-là même que ce citoyen est aussi celui qui votera à l'automne 2013. Les clichés seront au rendez-vous: boue dans laquelle on rampe vainement, cartouches que l'on gaspille, officiers frustrés et sous-officiers idiots. Financièrement, il ira jusqu'à défendre les milieux économiques au nom de la lutte contre les «coûts cachés» du service militaire. Il le faisait déjà en récoltant les signatures. Cette vision est passablement fautive, mais le GSsA aura présenté une vision des menaces, la sienne.

Cela fait, il conclura inexorablement à l'abolition du service militaire obligatoire. Obnubilé par son objectif, il aura tout fait pour démontrer son propos final.

Nous aurons de notre côté un argument important: le GSsA n'a jamais voulu d'une armée en Suisse. Nous pourrions nous arrêter là. De son moratoire sur les avions de combat à l'obligation de servir, en passant par l'arme à la maison, le GSsA ne poursuit qu'un seul objectif. Toute affirmation de sa part allant contre cette réalité est un mensonge. Le soutien qu'il reçoit depuis de nombreuses années du Parti socialiste, parti gouvernemental, est tout simplement honteux.

FÉLICIEN MONNIER

Le Coin du Ronchon

Demain, promis, la Suisse réforme le monde

L'austère professeur Joseph Deiss, l'homme qui aime se faire photographier avec le nez augustement tourné vers la voûte céleste, nous a rarement fait mourir de rire. Mais la manière dont le *chef-d'œuvre* de sa carrière politique a été ridiculisé il y a quelques jours vaut cette fois son pesant de cacahuètes.

Souvenez-vous, il y a dix ans, lorsque l'ex-conseiller fédéral avait réquisitionné tous ses services pour faire passer en force la votation sur l'adhésion de la Suisse à l'ONU: parmi les balivernes qu'il avait assénées pour faire taire les voix critiques, il avait affirmé que la Suisse, lorsqu'elle serait enfin présente au sein du concert des nations (que c'est beau!), pourrait réclamer une réforme du Conseil de sécurité. Les cinq plus grandes puissances de la planète qui contrôlent les «Nations Unies» n'avaient qu'à bien se tenir, Musclor-à-croix-blanc allait arriver en roulant les mécaniques...

Dix ans ont donc passé, et nous y voilà enfin. Nous lisons dans une dépêche de l'ATS du 17 mai:

A la dernière minute mercredi, la Suisse a retiré devant l'Assemblée générale de l'ONU un projet de réforme pour améliorer les méthodes de travail du Conseil de sécurité, proposé avec quatre autres petits pays. [...]

«Afin d'éviter des querelles juridiques à l'Assemblée, nous avons décidé de retirer notre projet de résolution», a indiqué Paul Seger, ambassadeur suisse auprès de l'ONU à New York. [...] «Des membres de conseil de sécurité nous ont clairement dit qu'ils ne considéraient pas cette résolution d'un bon œil», a expliqué Paul Seger.

Ça a le mérite d'être clair et on sait maintenant qui commande là-bas. Notre Musclor a montré qu'il avait plutôt la consistance des *Petits Musclés* de Danone et la Suisse a été copieusement ridiculisée.

Mais quand on est diplomate, on ne perçoit heureusement pas le côté négatif des choses:

«Nous avons aiguillonné le Conseil de sécurité qui sait qu'il doit s'efforcer d'avoir de meilleures méthodes de travail», a dit Paul Seger. Pour le diplomate, le retrait de ce projet n'est pas une défaite. «Un nouveau chapitre commence: nous espérons que le Conseil de sécurité va tenir sa promesse de soumettre nos propositions à un examen détaillé.»

Un «examen détaillé»? Ça alors! C'est exactement ce que nous aurions dû faire avec la proposition de M. Deiss d'adhérer à l'ONU.

LE RONCHON